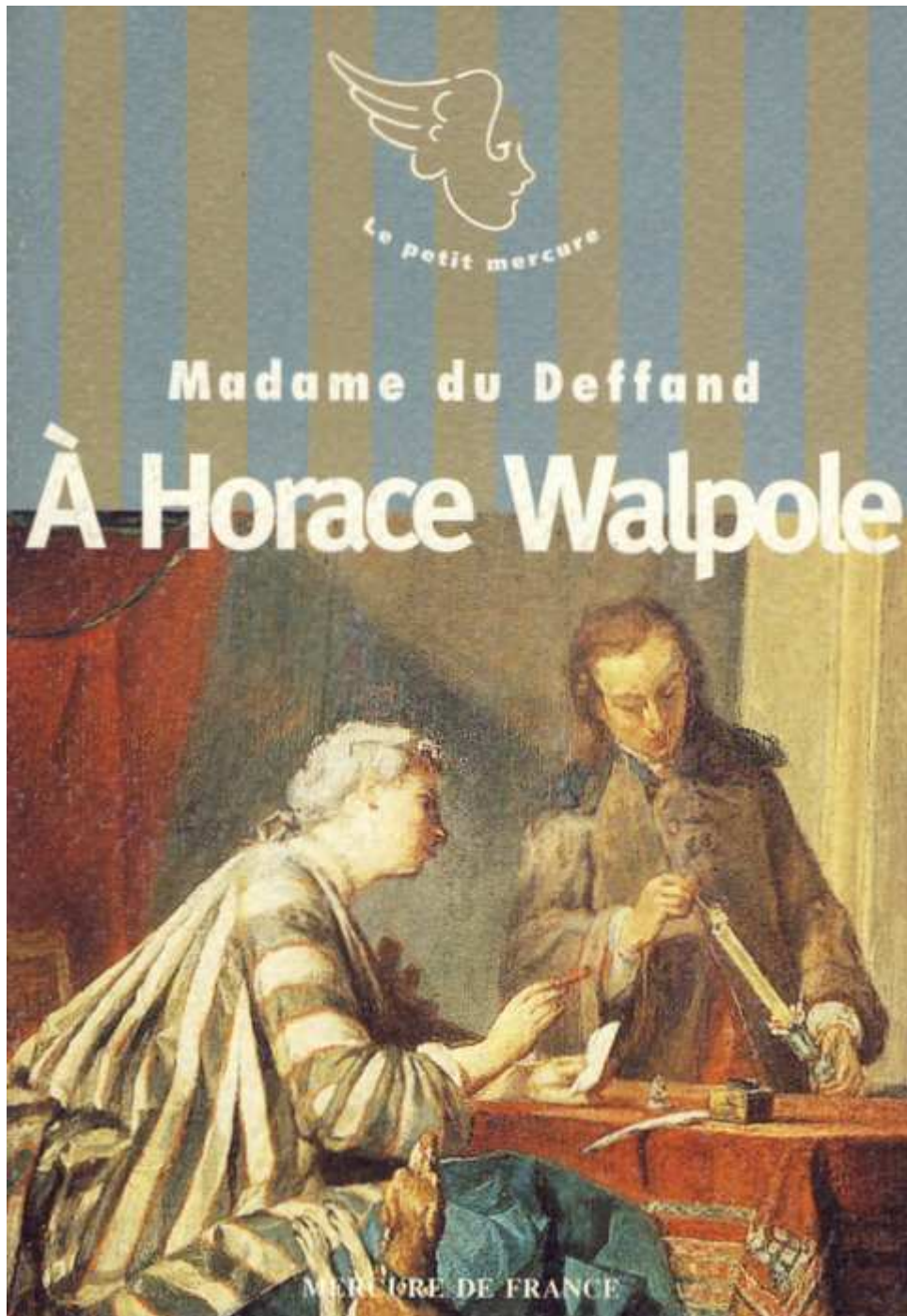


Madame du Deffand à Horace Walpole



Éditions Mercure de France, Le Petit Mercure, 1996, ISBN : 2715219598

Préface de Chantal Thomas

Marie de Vichy de Chamrond se maria pour se libérer de l'autorité parentale ; peu après elle se sépara de son époux pour échapper à la tutelle conjugale. Ayant enfin l'indépendance qu'elle souhaitait, elle mit tout en œuvre pour s'assurer les moyens matériels de la soutenir. Ce qui, en un temps où les femmes ne disposaient d'aucune formation professionnelle, ni de ressources économiques personnelles autres qu'héritées, supposait une habileté certaine. La marquise n'en manque pas.

Rapide, déliée, avide de conquêtes, la jeune femme est dotée d'une silhouette fine et d'un visage délicat où brillent ses yeux splendides. Douée pour la conversation, elle a l'art de la formule, excelle dans les jeux d'improvisation, les charades, les portraits. Ainsi armée, elle devient indispensable au château de Sceaux, dans cette cour du Bel Esprit que tient la duchesse du Maine, aidée par M. de Malezieu et avec le soutien discret de Mme de Staal-Delaunay. Celle-ci note dans ses Mémoires : « Elle [Mme du Deffand] me prévint avec des grâces auxquelles on ne résiste pas. Personne n'a plus d'esprit, et ne l'a si naturel (1). »

La marquise fait de longs séjours à Sceaux, au cours desquels elle se lie avec Voltaire, Fontenelle, Marmontel, Montesquieu, d'Alembert, Prévost, Crébillon. Elle y rencontre aussi le président Hénault, homme de loi et de lettres, riche hédoniste avec qui elle entretiendra toute sa vie une relation aimante et raisonnable. Ils partagent un sens du bonheur purement mondain : dans un perpétuel mouvement de visites, de soupers, de soirées à l'Opéra. Cette drogue de la sociabilité, à laquelle Jean-Jacques Rousseau s'arrache d'un coup, est pour Mme du Deffand vitale. Elle est tellement éprise de la vie de salon, à ce point insensible au dehors que lorsqu'elle devient aveugle, à l'âge de cinquante-six ans, elle ne se sent pas détruite dans son être. Et, après une dépression vite surmontée, son existence se poursuit à peine modifiée.

Mme du Deffand est idolâtre du langage. Elle déteste l'émotion, redoute son incohérence, son aphasie ou son cri. Elle veut se préserver du tragique d'aimer, de ce vertige dont, au siècle suivant, va s'enivrer le romantisme. Entre l'amour et l'amitié, la marquise opte pour l'amitié. Mais comme elle est intense, capricieuse, impérieuse, elle ne fait que transporter dans son champ des comportements amoureux.

Au nom de l'amitié tout est permis : crises, scènes, exclusions, réconciliations. Tout est permis, car ce n'est jamais au détriment de ce qui se passe dans son salon. Au contraire, même. Alors que l'amour se veut unique, l'amitié est par définition plurielle. Ce qui n'enlève rien à son fanatisme. Il y a des passionnés de l'amour et des passionnés de l'amitié. La marquise est de ces derniers. Elle aime d'amitié. Dans l'esprit de cette déclaration de Roland Barthes : « Où suis-je parmi les désirs ? Où en suis-je du désir ? La question m'est posée par le développement de mille péripéties d'amitié. Ainsi s'écrit au jour le jour un texte ardent, un texte magique, qui ne finira jamais, image brillante du Livre libéré (2). »

Ce livre de paroles envolées comprend comme seule partie écrite les lettres – à l'ami, aux amis. Celles de Mme du Deffand, véritables chefs-d'œuvre, modulent diversement le plaisir de l'amitié, entre un registre lisse, réfléchi et une extrême

liberté. Mme du Deffand est capable des deux. Il n'est qu'à en juger par l'écart de ton qui sépare les lettres à Voltaire de celles à Horace Walpole. Une telle audace, qui n'est pas seulement d'écriture mais aussi de discours, au premier abord étonne l'aristocrate anglais : « Toute femme a ici un ou deux auteurs plantés dans sa maison, et Dieu sait comme elle les arrose. Le vieux président Hénault est la pagode chez Mme du Deffand, une vieille et aveugle débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé hier soir. »

Nous sommes en 1765. Walpole a quarante-huit ans, Mme du Deffand soixante-huit. La différence est manifeste entre le dilettante qui voyage, arbore superbement sa haute naissance, l'originalité de ses goûts (tout en étant très sensible au ridicule) et la marquise, « vieille sibylle au coin du feu », qui se dit elle-même aussi desséchée de corps que d'esprit. En réalité son esprit est plus vivant que jamais et c'est sa singularité qui attire Walpole et l'amène à accepter une correspondance, qui va durer jusqu'à la mort de la marquise en 1780. Résultat : « Environ 1700 lettres, dont 955 nous sont parvenues. 840 sont de Mme du Deffand, 100 – il s'agit en général de fragments – de Walpole, 14 de Wiart et une de la dame de compagnie de la marquise ; 700 lettres de Walpole ont été détruites sur sa demande (3). » Lui-même grand épistolier, il donne comme motif des incorrections de français. On peut penser aussi qu'il est honteux de la brusquerie avec laquelle il s'efforce de calmer la folle « amitié » qu'il a déchaînée – sentiment qui, aux yeux de Stendhal, n'est rien d'autre que de l'amour : « Enfin, l'amour est de tous les âges : voyez la passion de Mme du Deffand pour le peu gracieux Horace Walpole (4). »

À l'époque où Horace Walpole fait la connaissance de Mme du Deffand, celle-ci représente une vivante mémoire historique. Née sous Louis XIV, elle a fait son entrée dans le monde avec la Régence, et continue avec entrain sous le long règne de Louis XV. On comprend l'intérêt de Walpole. La marquise de son côté redoute plus que tout l'ennui. Elle est toujours en quête de nouveau et, plus profondément, d'étrangeté. De Walpole, dont elle ne connaîtra jamais que la voix, elle est séduite par l'imagination. Il y a entre eux un accord de fantaisies – du côté de l'illogisme, du rêve, de la folie, du côté de Shakespeare que Walpole défend contre les attaques de Voltaire, du côté de l'enfance et de la peur. Mme du Deffand, après sa rupture avec Julie de Lespinasse et avec d'Alembert, s'est éloignée du parti des philosophes. De plus en plus, la raison lui paraît froide. Elle qui se plaît à répéter : « Rien n'est heureux ici bas depuis l'ange jusqu'à l'huître », éprouve du dégoût pour la rhétorique militante, le style démonstratif et pamphlétaire. Walpole la conforte dans cette attitude. Il lui écrit, au moment de la traduction du Château d'Otrante en français : « Je vous avoue, ma petite, et vous m'en trouverez plus fou que jamais, que de tous mes ouvrages, c'est l'unique où je me sois plu; j'ai laissé courir mon imagination; les visions et les passions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles des critiques et des philosophes. »

Ma petite lui dit-il, tandis qu'elle lui écrit mon cher tuteur. Le jeu n'est pas tant d'un renversement dans les âges qu'indicateur du véritable niveau de leur dialogue, en deçà des normes admises et des repères conscients, dans des zones plus aventureuses, obscures, innommées. Dominatrice et pouvant téтанiser ses interlocuteurs, la marquise est également capable d'une écoute émerveillée, dans la fragilité, la perte. Walpole, qui est aussi l'auteur de contes écrits pour une petite fille (5), sut toucher en sa vieille amie ce qui en elle ignore le temps. Il l'a guidée non vers

la lumière mais vers la nuit, où physiquement elle résidait déjà, mais sans en connaître les excès, sans en accepter les démons.

Chantal THOMAS

Chantal Thomas, directeur de recherche au CNRS, spécialiste du XVIIIe siècle, est l'auteur de plusieurs livres dont Sade, L'ail de la lettre (Fayot, 1978), Casanova, Un voyage libertin (Denoël, 1985), La Reine scélérate (Seuil, 1989), Thomas Bernhard (Seuil, 1990), Sade (Seuil, 1994), La vie réelle des petites filles (Gallimard, 1995).

- (1). Mémoires de Madame de Staal-Delaunay sur la société française au temps de la Régence, Paris, Mercure de France, 1970, p. 220.
- (2). Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Le Seuil, 1975. p. 68-69.
- (3). Benedetti Craveri, Madame du Deffand et son monde, Paris, Le Seuil, 1987, p. 253.
- (4). Stendhal, De l'Amour, Édition de H. Martineau, Paris, Garnier, 1959, p. 16.
- (5). Voir Contes hiéroglyphiques, traduction et postface de René de Ceccatty, Paris, Mercure de France, 1995.

Document de couverture : Jean Siméon Chardin, Une femme occupée à cacheter une lettre (détail). Paris, musée du Louvre